

contre les cœurs hautains : " *Moi-même je paîtrai mes brebis et les ferai reposer, dit le Seigneur l'Éternel. Je rechercherai celle qui sera perdue, et je ramènerai celle qui sera chassée ; je banderai la plaie de celle qui aura la jambe rompue, et je fortifierai celle qui sera malade ; mais je détruirai la grasse et la forte !....*" Elle lui adressa ce pressant appel de Jésus : " *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai.*"

Ces promesses ne me regardent pas, murmurait Léon, je ne suis pas un enfant de Dieu.

Alors Marie, priant à haute voix, suppliait le Saint-Esprit de convaincre Léon, puis elle se réjouissait de ce qu'il sentait son péché, elle s'efforçait de lui prouver que cela était un pas en avant ; mais le pauvre Léon, obstiné dans le découragement comme il l'avait été dans l'orgueil, fermait son cœur et restait sous la malédiction de Dieu, juste juge des pécheurs, au lieu de se jeter dans les bras de Dieu, père des miséricordes.

(La suite au prochain numéro.)

### Histoire d'un Livre.

(Suite.)

Nous voici arrivés à cet âge où la superstition, qui ne fût jamais si grande, régnait à la faveur de l'ignorance, qui ne fût jamais si grossière. C'est le beau temps de la cléricalité. Alors les rois et les empereurs étaient serfs de ce qu'on appelait l'Église, les couronnes relevaient de la tiare, et une parole d'un Prêtre séparait les peuples de leurs souverains, en mettant entre eux un abîme qu'on appelait l'excommunication ; alors les moines guidaient des armées et les peuples se courbaient, s'aplatissaient sous les pieds des moines ; alors le paganisme ressuscité élevait partout des temples et des autels à des divinités dont le calendrier nous a conservé les noms ; alors on tarifait en sous et deniers la violation des lois divines et humaines, et il n'y avait de péché irrémédiable que celui d'essayer d'être libre et de vouloir servir Dieu selon sa conscience.

Cependant il se trouvait, et en foule, des hommes assez courageux pour oser commettre ce crime. Du fond des vallées des Alpes et des Pyrénées jusque dans la Bohême, une classe d'hommes, pourchassés et traqués comme des bêtes sauvages, protestaient contre la corruption générale, et osaient avoir un culte et des convictions à eux. C'est en vain que le Vatican tonne contre eux, que l'Inquisition s'organise pour en abolir la mémoire, que des flots de sang sont répandus, ces généreux défenseurs de la liberté de conscience demeurent inébranlables. Ce que le chrétien appelle " le dépôt de la foi," ils l'ont reçu, ils le gardent et, comme à une précédente époque, le sang des martyrs est la semence d'où naîtront des chrétiens primitifs.

Le philosophe étonné se demande quel est donc le principe de cet héroïsme, et comment il a pu se faire que ce peuple de martyrs n'ait pas été subjugué ou anéanti, et voici ce qu'il trouve : *le Livre des Chrétiens* est parmi eux, ils le possèdent, ils le lisent, ils le croient . . . ce livre, ce même livre auquel, ainsi que nous venons de le voir, la réformation du seizième siècle fut due plus tard.

Claude de Turin l'a porté dans les vallées des Alpes ; Pierre Valdo l'a lu et en a prêché la doctrine ; bien avant eux, deux frères, Cyrille et Méthodius, qui ont vécu dans le neuvième siècle, l'avaient traduit dans la langue des Slaves, et cette traduction est encore celle dont on se sert

en Russie. La cause de la liberté et de la civilisation paraît donc tout aussi bien liée à ce livre que celle du Christianisme, puisque partout où nous le voyons se montrer, nous voyons tout aussitôt surgir autour de lui et sous son influence immédiate des hommes qui devançant leur siècle de toute la distance qui sépare leur temps du nôtre, et qui ont plaidé la cause de la liberté la plus sainte et la plus précieuse, de celle qui réserve à Dieu seul le domaine de la conscience, avec une éloquence au moins rivale de celle des hommes qui la plaident de nos jours ; car eux, ils la plaident par leurs souffrances et par leur sang.

Ce n'est pas que l'Église dominante et persécutrice ne possédât aussi le livre ; mais, et pour cause, elle n'avait garde d'en placer " la lumière sur le chandelier." Les canons des conciles et les décrétales lui valaient mieux, et, chose bien digne de remarque pour le sujet qui nous occupe, elle ne contestait pas la pureté, l'intégrité du livre par lequel ceux qu'elle persécutait comme hérétiques maintenaient et leur foi et leur opposition ; ce qu'elle leur contestait, c'était le droit de l'ouvrir. Or, si ces sectes persécutées eussent altéré le livre, ou si elles l'eussent reçu altéré, l'Église régnante avait le moyen d'arrêter leurs progrès et de mettre, et pour toujours, fin à leur inquiétante opposition : c'était de montrer les altérations. Quand, dans un procès, l'une des parties s'était de pièces fausses et falsifiées, et que l'autre possédait les pièces authentiques, le procès est bientôt vidé.

Le Nouveau-Testament existait donc déjà dans la longue nuit du moyen-âge, et il y était comme le gage, comme la semence de la régénération qui vint après, comme l'arche sainte que gardait le véritable peuple chrétien.

Nous sommes arrivés au neuvième siècle, et nous y avons vu, au sein des ténèbres, briller la lumière du livre dont nous recherchons l'origine. Le même spectacle se présente encore dans le huitième siècle : mêmes ténèbres ; même point lumineux. A cette époque où un évêque canonisé, saint Éloi de Noyon, l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps, définissait " le chrétien, celui qui vient " souvent à l'église, qui y apporte ses offrandes, qui n'ose " toucher à ses revenus avant d'en avoir offert les prémices " à Dieu, (ce qui voulait dire au clergé), qui sait par cœur " le Symbole et l'Oraison dominicale ; " à cette époque où était tel le type de la perfection chrétienne, notre livre existait déjà, et pour produire cette protestation généreuse contre la superstition et l'esclavage de la conscience que nous avons vue dans les siècles suivants. En 660 apparurent dans l'Orient les *Pauliciens* : nous ne les connaissons que par le témoignage de leurs adversaires ; cela n'en vaudra que mieux pour notre recherche présente. Au milieu des anathèmes dont on les poursuit et des injures dont leurs ennemis les chargent, nous n'avons pas de peines à reconnaître en eux des hommes libres, qui souffraient pour leur conscience et pour leur foi.

Dans une petite ville des environs de Samosate, un étranger qui avait été captif chez les mahométans et qui revenait de Syrie est accueilli avec hospitalité par l'un des habitants nommé Constantin. L'étranger reconnaissant, avant de quitter son hôte, lui fait présent d'un livre précieux. C'était le Nouveau-Testament dans la langue originale. Déjà à cette époque on disait que ce livre n'appartenait qu'au clergé ; cependant Constantin se mit à l'étudier avec une ardeur infatigable. Les épîtres de Paul attirèrent surtout son attention, et il retrouve le *Christianismo*